

SÉBASTIEN PRESCHOUX – ILLUSIONS D'OPTIQUE

Kunstcollectif: Bonjour ! Peux-tu te présenter ?

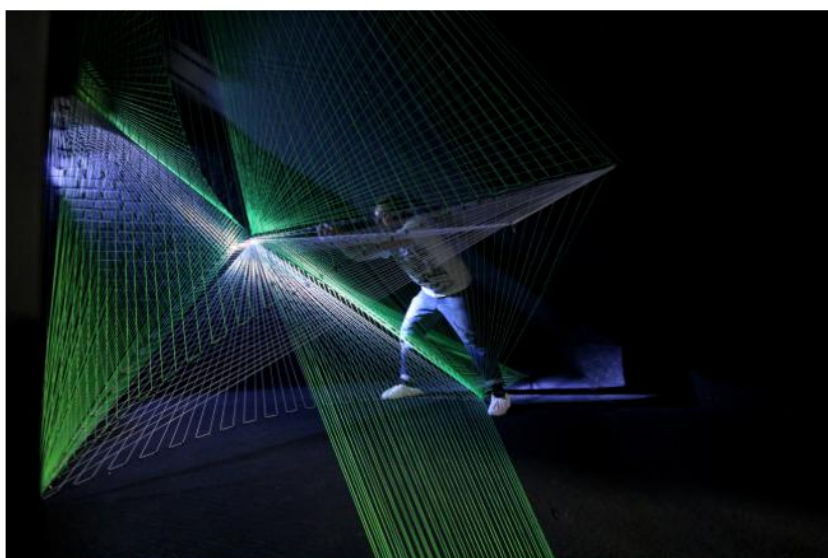
Sébastien: Sébastien Preschoux, 40 ans, artiste autodidacte travaillant dans l'art optique et cinétique. Je monte des installations et réalise beaucoup de dessins et de peintures, le tout organisé autour de la couleur.

Quel est ton parcours ?

S: En 3ème, j'ai formulé l'envie d'être menuisier, mais selon mes profs mes résultats étaient trop bons pour ne pas me diriger vers une filière générale. J'ai donc fait une licence de psycho durant laquelle je travaillais en parallèle pour financer mes études de design de mobilier. A côté de ça je me suis cultivé à fond. A l'époque, un ami argentin et moi avons gagné un prix au marché de l'odéon. On avait l'intention de monter une maison d'édition de design de mobilier, sauf qu'il a dû rejoindre sa famille qui vivait une grande crise là-bas. Ce fut un nouveau départ pour moi. La solution de facilité était celle d'être graphiste: j'ai trouvé deux clients qui payaient bien, et à côté j'ai commencé à vraiment dessiner. J'ai expérimenté à ce moment mille choses, mille supports et médiums. C'était comme une cour de récré ! C'était viscéral, j'avais besoin de le faire mais je ne savais pas ce vers quoi j'allais. Le premier résultat de ce travail a été lorsqu'on m'a demandé de justement le montrer. Dès la première installation de fils, il y a eu une espèce de gros boum sur la visibilité et l'installation a été largement relayée sur le net, parce que c'était quelque chose de nouveau, d'intriguant. Ma toute première installation était à Berlin, et la première expo à Paris. J'y ai exposé pour la première fois, et en solo ! Ca met une drôle de pression à 33 ans. Finalement, je me suis produit tout seul, on m'a surtout offert une place qui était assez magique !

Quelles ont été tes influences, aussi bien artistiques que dans la vie de tous les jours ?

S: Mon attirance pour l'art s'est développée toute seule. Mon père m'a toujours poussé à travailler de mes mains. Il était coiffeur, mais surtout vrai bricoleur, il faisait absolument tout et me répétait « pose-toi toujours la question si ce que tu veux tu ne peux pas le construire ». J'avais ma place dans son atelier. J'ai commencé à skater à 11 ans: ça a été mon premier gros contact avec l'art urbain. La générosité de la rue a beaucoup nourri mon oeil. Ce rapport aux formes et à la liberté, quand tu skates, aux couleurs, ouvre une perspective fabuleuse chez moi, comme si tu n'avais pas besoin de demander l'autorisation pour faire ce que tu as à faire. La pratique du skate en elle-même m'a surtout appris quelque chose : tu tombes, tu te relèves, c'est tout. Il y a aussi cette vidéo de skate que j'ai vue à 14 ans, c'est peut-être anecdotique, mais dedans il y avait un skater qui s'appelle Ray Barbee, son style était super fluide, tout semblait couler, sans efforts. En le regardant, je me suis dit que c'était de cette manière que je voulais vivre, que je voulais suivre cette ligne, que tout soit aussi souriant et doux que le style de ce skater. Musicalement parlant, je me suis pris une énorme gifle avec Miles Davis. Ça a été ma première émotion musicale assez jeune, tout simplement parce qu'il ne lâchait rien. Il y a aussi eu la lecture du premier traité sur le Bauhaus, qui dit en somme « on fera de chaque artiste un bon artisan, pour qu'il puisse produire lui même ce qu'il a dans la tête », qui est selon moi la chose la plus intelligente jamais mise en lumière. Puis bien entendu les premiers chocs visuels. L'oeuvre d'Yvaral et de son père Vasarely, tous les murs antibruits des périphériques et autoroutes. Quand tu passes en voiture, les formes géométriques s'animent, c'est super intéressant, ça me parle beaucoup.



Fabriques-tu toutes tes oeuvres toi même ? Est-ce important pour toi ?

S: Oui ! En revanche j'ai un ami photographe, Ludo (ndlr. Ludovic LE COUSTER), qui vient capter l'installation. Au début d'une installation on repère le lieu ensemble et lui me conseille le point de vue. Je suis content travailler avec lui en argentique. On fait plusieurs rouleaux de photos donc on ne connaît le résultat qu'une fois les photos développées. C'est un peu comme des rush qui nous font des nouveaux points de départ. Il m'ouvre surtout des perspectives, par ce que je suis très proche de mon travail. Sinon je n'arrive pas à travailler avec des assistants. Ce n'est pas une question de compétence, parce que je pense que tout le monde est compétent pour faire ce que je fais, mais si ce n'est pas moi qui ai réalisé 100% du travail alors je n'ai plus l'impression d'être légitime pour revendiquer son intégralité. J'aurai l'impression d'être un escroc. Et puis au delà de ça, mon souci de paranoïa ne cesse de me dire que le seul moment où je délègue peut être celui qui m'aurait révélé quelque chose de fantastique. Je ne veux passer à coté de rien, tout est bon à apprendre, même les erreurs. Tu sais le besoin de produire est vital. C'est comme si j'avais de l'encre dans les veines, qui devait sortir du bout de mes doigts, c'est étrange.

D'où vient ce choix de la ligne et de la trame dans ton travail ? Est-ce un choix purement visuel et graphique ?

S: J'ai choisi le plus simple pour travailler. Le point était à mon gout trop réducteur, et la ligne est au contraire idéale. Tu peux la tracer à main levée, la faire droite, courbe ou sinusoïdale. Tu peux surtout la casser comme tu le souhaites, lui casser réellement la gueule. En étant droite, tu peux lui donner l'impression de scintiller, de changer sa couleur, de la tourner sans le faire. C'est un peu une baguette magique pour moi. J'aime jouer avec l'oeil, avec le regard. J'étais un piètre dessinateur mais le fait de pouvoir jouer avec le résultat de ce que j'ai produit me fascine totalement. Ça m'auto-satisfait en quelques sortes. La quantité des possibles est infinie, une ligne offre constamment un nouveau dessin. Aborder l'art de cette manière en fait un vrai terrain d'expérimentation. Je voulais que ce soit quelque chose qui soit accessible à tous, mais surtout au spectateur. C'est tellement simple que le spectateur lui-même serait finalement capable de le faire. En fait, j'ai besoin de cette dimension qui te fait savoir que quand on prend le temps de faire les choses, on arrive à des résultats qu'on ne soupçonnait pas. Cette dimension n'existe plus aujourd'hui malheureusement, il faut que ce soit instantané et c'est bien dommage. Le fait de travailler sur tout ce qui est géométrique t'offres la possibilité de voir les choses dans le sens que tu veux. Les dessins sont libres de toute interprétation. Ils représentent énormément pour moi parce qu'il se passe plein de choses au moment où je les fait. Je me nourris de l'expérience qu'ils me donnent.



Comment en es-tu arrivé à un travail sur l'illusion d'optique ? Quel est ton intérêt dans ce type de visuels ?

S: Je voulais un jeu optique depuis le début, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Je voulais que ça vibre, créer des couleurs apparentes qui n'existaient pas, réussir à faire des choses ultra complexes manuellement mais économiquement aussi en termes de gestes. Pendant un an, je me suis alors fixé l'objectif de 100 dessins avec les courbes. C'était une année intensive d'expérimentation, et c'était absolument jouissif ! Je ne voulais pas me coucher, et quand je me couchais il me tardait de me lever pour m'y remettre. J'ai besoin de jouer avec les yeux, avec les trames, et je sais que tout ça est lié aux artistes de l'art optique qui m'ont très tôt fascinés. Le Bauhaus, Vasarely, Morellet, Leparç, Soto, Cruz Diez... puis tu t'aperçois que ces gens là ont créé dans leur vie le GRAV, ou groupe de recherche d'art visuel. Ils ont écrit un manifeste disant qu'il est interdit de ne pas toucher, ni de ne pas participer, de ne pas être acteur, et là tu te rends compte que enfin, des gens démystifient ce côté très cérémonieux de l'art, où on reste en permanence derrière une cordelette. Je trouve ça chiant. Mon souvenir de ma première fois à Beaubourg reste celui de la partie optique : elle m'a fascinée, je ne savais pas si c'était de la déco ou de l'expo.

Comment choisis-tu tes couleurs ? Quelle est ton approche pour l'élaboration de tes gammes ?

S: Parlons d'abord matière : pour les installations éphémères j'utilise du coton puisqu'on est à l'extérieur. C'est plus facile, moins cher, pas lourd et surtout biodégradable si j'en oublie sur le lieu choisi. Pour les installations pérennes ou en contact direct avec un public ce sont des fils élastiques. Je travaille avec un fournisseur français qui a une palette d'une quarantaine de teintes. Sur le choix des couleurs, en forêt, cela varie en fonction des saisons : en hiver le blanc est intelligent car je peux être amené à travailler de nuit étant donné que les journées sont courtes. Si on est dans un univers chatoyant, dans les bleus et gris, je vais facilement être amené à prendre du orange fluo. C'est une couleur joker qui ressort bien. Sinon j'aime utiliser le bleu ou le jaune. Les installations restent en général un mois en forêt (d'Auvers-sur-Oise, ndlr) puis je reviens les démonter. Ce travail est ce que j'appelle « la récompense du curieux », parce que mon oeuvre n'est jamais très loin du chemin principal. Il suffit de lever les yeux et la couleur t'appelles derrière les arbres. Pour la couleur des dessins, ça n'est pas toujours facile parce que il s'agit ici plus de superposition qu'autre chose et je crois aussi que j'ai davantage envie d'une température plutôt que d'une couleur. J'ai trouvé il y a deux ans la technique parfaite pour utiliser de la couleur sur fond noir : depuis je me régale ! Les effets de transparences possibles avec l'acrylique sont vraiment géniaux, c'est magique la transparence sur le papier tu peux pas savoir. Je recherche la profondeur et la texture, les reflets qui n'existent pas si tu prends la couleur au sortir du tube. A tout ceci, tu ajoutes les angles de prises de vue et les éclairages particuliers. Pour le bois, c'est le vernis qui est indispensable. L'autre partie magique du travail c'est qu'il y en a un préalable dans la confection du bois. Je choisis son veinage, je le rend ultra lisse en atelier, je le ponce, le passe à l'encre de chine, le vitrifie pour pouvoir peindre dessus... il y a un travail d'artisan qui se cache derrière tout ça ! Sur les installations il y a des vibrations, des variances, qui changent en fonction de la personne qui les regarde. Je me pose moins de questions sur les vibrations des couleurs des installations parce que de fait elles existent forcément. Il y a un environnement autour qui soit peut perturber l'installation soit peut l'embellir, mais tu ne peux de toute façon pas le gérer et c'est ce que j'aime. Pour les dessins, par simple synthèse des couleurs tu peux en créer d'autres.

Comment appréhendes-tu la collaboration avec d'autres artistes ? Es-tu satisfait du résultat et de ce qu'émerge de deux arts différents ?

S: J'en fais assez peu. Elles ont été avec des marques plus qu'avec des artistes à part entière. Avec Alexöne ça fonctionne parce que nos univers sont super différents et à chaque fois on est très contents. Sinon les marques commandent des installations et je ne leur laisse pas le choix parce que je ne peux pas prévoir. Ils ne viennent pas avec un projet ni une commande si tu veux, ils me laissent quartier libre. Ça a toujours bien fonctionné, mais il n'y a pas la même notion de défi avec une marque. Quand je bosse perso, je me mets davantage en danger sur une complexité d'installation, de tissage, ou tu ne peux pas te permettre de ne pas croiser les fils par exemple. Parfois ce sont de vrais casse-têtes. Mais tu n'as pas le temps de le faire pour les marques. Je préfère garder ce genre de labeur pour moi. La dernière installation à Sète était un pur plaisir, je me suis régalé. J'étais en clash avec un russe qui fait de la calligraphie, on était deux à exposer face to face. L'installation que j'ai faite là bas était techniquement super dure : elle faisait 5 mètres de haut et les gens pouvaient circuler à l'intérieur. Il fallait que tout vrille, c'était somptueux. Tout était plongé en lumière noire donc on s'engouffrait dedans. Ceci s'aligne une fois de plus dans le délire de la récompense du curieux, il fallait dévier pour la voir.

**Tu as pu exposer ton travail dans déjà d'importants lieux culturels tel que le Palais de Tokyo à Paris, quel est ton vécu de ces expériences ?
Présenter ton travail dans des lieux d'une pareille influence est-il important pour toi ?**

S: Effectivement ça rajoute un peu de pression. Au delà de l'aura du lieu je n'avais surtout pas envie de décevoir Lek et Sowat. Je voulais être à la hauteur de la confiance qu'ils m'avaient donnée. Le lieu est là certes, mais ça n'accru pas ton appréhension de bien ou mauvais. Il faut le prendre vraiment comme une opportunité. Ça peut être éphémère, ça peut aussi ne pas prendre. Tu dois rester toi même, rester humble, mais c'est évidemment une opportunité géniale. Il y a un nom sur lequel tu peux communiquer et surtout si ça marche tu ne peux que être super fier. Cette installation était d'une complexité sans nom, sous un escalier. Le système d'accroche étaient en point flottant : plus tu fais ton installation plus elle bouge, c'est très difficile à régler. Une fois que ça fonctionne en revanche, tu as l'impression qu'elle n'est rattachée à rien : elle flotte et c'est superbe. Au Brésil on a fait voter cette loi radicale : tu touche à un arbre, tu pars en prison. Quand j'ai du faire une installation dans leurs jardins botaniques à Rio, j'avais l'interdiction totale de toucher à l'arbre. C'est comme ça que j'ai trouvé cette technique. Ça fonctionne, ça tient bien mais c'est vraiment contraignant et fastidieux.

Quels sont tes projets à venir ?

S: J'expose à Paris fin octobre en solo rue Quincampoix pendant 5 semaines. A plus court terme je retourne à Marrakech dans la galerie de David Bloch pour la Sensitive Eye, qui est une sélection d'artistes travaillant l'art optique. L'accrochage durera lui aussi cinq semaines. Mi septembre je pars à Toulouse pour le Mister Freeze, aux cotés d'Alëxone. On a deux pièces pour nous, il faut qu'on fasse un truc bien ! A vrai dire, l'année commence assez fort ! Mais je n'éprouve pas le besoin de me reposer, et puis de toute façon c'est quelque chose que je fais assez mal !